

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Régulier: Trois mois... 13.50
Six mois... 25.00
Un an... 50.00

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance. Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

INSÉRIONS:
Annonces: la ligne... 20 c.
Réclamations... 30 c.
Fautes diverses... 50 c.

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance. Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

ROUBAIX LE 2 NOVEMBRE 1882

L'inconstance de la popularité

On a tellement écrit sur l'inconstance de la popularité, qu'il est bien difficile de se livrer à des considérations générales qui ne soient pas de véritables lieux communs.

Il est bon, cependant, de constater la chute des dieux politiques qui sont presque tous des dieux aux pieds d'argile.

M. Clémenceau vient de faire, au cirque Fernando, à deux pas de la rue des Rosiers, dans l'enceinte même qui le vit jadis le député le plus acclamé de Paris, la cruelle expérience de la mobilité de la faveur populaire.

Il avait à rendre compte de son mandat au lendemain des troubles de Montcau-les-Mines; le jour même où le Gouvernement avait publié son décret sur la dynamite, et approuvé la conduite du procureur général de Dijon.

Par la force des choses, le problème se posait en ces termes :

M. Clémenceau approuve-t-il les anarchistes, et désapprouve-t-il le Gouvernement, — ou bien M. Clémenceau approuve-t-il le Gouvernement et désapprouve-t-il les anarchistes ?

Devant cette question nette, précise, M. Clémenceau a tenté un jeu renouvelé de sa conduite en 1871. On se souvient qu'au moment de la Commune, il était maire de Montmartre. Il fut assez habile pour ne pas voir qu'on fusillait les généraux Leconte et Clément Thomas, et assez adroit pour ne pas participer directement au mouvement communiste.

Il resta ainsi l'ami des communards, et de plus il échappa à la repression de Versailles.

Il a voulu, au cirque Fernando, blâmer les anarchistes et le Gouvernement. La réunion n'a retenu de son discours que son blâme contre les anarchistes, et immédiatement on l'a noté d'infamie, en lui appliquant l'épithète déshonorante entre toutes d'opportuniste.

Montmartre l'acclamait, il y a un an. Montmartre le siffle aujourd'hui.

Gambetta s'est perdu par l'exercice du pouvoir. Clémenceau, moins heureux que lui, tombe avant même d'avoir donné l'entière mesure de ses capacités politiques.

On croyait à un doctrinaire révolutionnaire, prêt à tout sacrifier à ses convictions personnelles, à l'organisation d'un état-collectiviste; on croyait à un sectaire, ne reculant devant aucune vic-

lence, approuvant l'emploi de la force; — on n'a devant soi qu'un bourgeois dont le jacobinisme ne dépasse guère celui de Gambetta, qu'un bourgeois ennemi de Gambetta; parce qu'il voulait être le premier, et qu'il ne pouvait être que le second tant qu'il resterait à Gambetta assez de prestige et de popularité pour ressaisir le pouvoir.

Clémenceau n'a pas de croyances politiques; il n'a que des jalousies et des haines politiques. Ainsi l'ont jugé les électeurs de Montmartre; ainsi le jugera peut-être l'opinion publique.

Brutus est mort; la dynamite l'a fait sauter. Sa vertu n'était qu'un mot; son jacobinisme qu'un mirage trompeur, qu'une réclame semblable à celles dont « la société des Gallions de Vigo » inondait les actionnaires, aux temps lointains où M. Duclerc la présidait.

Ainsi passe la gloire du monde, et la popularité des radicaux. Clémenceau n'aura plus d'autorité, ni devant la Chambre, ni devant ses électeurs.

Si ce n'est pas un homme perdu, c'est au moins un homme compromis. Il a connu Waterloo avant Austerlitz.

Ne nous en plaignons pas. C'est de la bonne besogne conservatrice et libérale qu'on a faite au cirque Fernando.

PIERRE SALVAT.

LE NOUVEAU NONCE

Mgr DI RENDE

Le Gaulois publie sur le nouveau nonce, Mgr di Rendé, une intéressante étude dont nous publions des passages essentiels :

Mgr di Rendé est né à Naples, le 6 juin 1847, d'une famille originaire des Pouilles. Son père a été l'un des principaux initiateurs du mouvement économique, par lequel se sont relevées l'agriculture et l'industrie dans le midi de l'Italie, et il a été honoré de la confiance des deux derniers rois des Deux-Siciles, Ferdinand II et François II. A la chute de François II, qui habitait maintenant Paris, il prit le chemin de l'exil, partageant la mauvaise fortune de son souverain, par un sentiment de fidélité qui l'honore.

C'est ce qui explique pourquoi et comment Mgr di Rendé a fait ses études au petit séminaire de La Chapelle-Saint-Mesmin, près d'Orléans, établissement d'éducation dirigé par Mgr Dupanloup, et d'où sont sortis une foule de prêtres et de laïques distingués. Mgr di Rendé s'y est formé à des vues libérales. Mais nous ne voudrions point qu'on entende ce beau mot dans le sens fâcheux où il est tombé aujourd'hui. C'est de largeur d'esprit qu'il s'agit.

En 1867, Mgr di Rendé se rendit à Rome pour faire ses études ecclésiastiques au Séminaire Capranica, et là, sa doctrine est devenue toute romaine, tout en conservant cette compréhension, cette modération qui d'ailleurs sont plus fréquentes à Rome que les Français ne l'imaginent.

Après avoir reçu la prêtrise, Mgr di Rendé rentra à Naples, où le cardinal Riarioro Sforza, le beau-frère de notre grand orateur Berryer, était remonté sur son siège archiepiscopal, et il y exerça le ministère jusqu'au 28 décembre 1877, date à laquelle Pie IX le préconisa évêque de Tricarico, dans la Basilicate, où l'on élève

beaucoup de ces animaux de basse-cour que, sauf votre respect, le comte de Falloux engraisse à merveille, et avec lesquels il remporte toutes les médailles et toutes les primes des comices agricoles de l'Anjou.

C'était arriver bien jeune à l'épiscopat, à trente ans, et en quelque faveur que Pie IX tint la famille di Rendé, il n'est pas douteux que les mérites du jeune prêtre ne fussent pour la plus large part dans son élévation.

Pendant les dix années qu'il avait passées à Naples comme prêtre, Mgr di Rendé avait étendu ses connaissances et orné son esprit. Plusieurs fois, il était venu en France ou allé en Angleterre. A part un accent un peu prononcé, il parle l'anglais et le français plus qu'avec aisance.

Il n'a fait que passer à Tricarico... Le 12 mai 1879, Léon XIII l'a promu à l'archevêché de Bénévent, d'où il l'appelle maintenant à la nunciature de Paris, devenue par des fautes diverses un poste singulièrement difficile.

Léon XIII a écrit, lui, une page d'histoire à Bénévent. C'était en 1840. Grégoire XVI l'avait nommé Délégué (préfet) à Bénévent — la province de Bénévent faisait alors partie des Etats de l'Eglise. — Cette province était fâcheusement située, loin de Rome qui l'oubliait, une enclave du royaume de Naples, dont les contrebandiers et les brigands se faisaient un asile. L'administration en présentait des difficultés de toute sorte. Il y avait là des familles aux mœurs féodales, puissantes par la fortune et le rang, qui méprisaient l'autorité, mais s'inclinaient devant le brigandage napolitain et le protégeaient. Quelques chose comme l'état encore permanent de la Sicile. Ces brigands commettaient des actes de férocité atroce, et ces familles s'appuyaient à Rome sur des personnages tout puissants. Mgr Pecci (Léon XIII) eut donc à lutter contre deux forces unies contre lui, mais qu'il résolut de briser.

Il réorganisa la ligne des douanes, il s'assura de la gendarmerie et de la troupe, il livra des combats en règle, il poursuivit les brigands dans les châteaux où ils se retranchaient, il pénétra de force dans ces citadelles. Le plus puissant de ces seigneurs, qui par peur des brigands, se faisaient leurs complices, vint menaçant signifier à Mgr Pecci qu'il partait pour Rome et qu'il en reviendrait avec l'ordre de l'expulser. — C'est bien, monsieur le marquis, répondit froidement Mgr Pecci, mais, avant de partir pour Rome, vous passerez trois mois en prison, au pain et à l'eau. — Pendant ce temps, le château du marquis était pris d'assaut, les brigands tués ou faits prisonniers, et le peuple acclamait le Délégué. Bénévent était purgé du brigandage.

Si le choix de Mgr di Rendé est une allusion à ce souvenir, nous pouvons voir dans le nouveau nonce un prêtre prêt à s'armer d'un grand courage pour faire face à des difficultés qui seraient peut-être plus terribles que ne le vaudrait un gouvernement impuissant à circonscrire les orages qu'il a déchainés. Mais Léon XIII aime aussi tout ce qui lui rappelle les temps où il n'était pas prêtre, dans son palais apostolique. L'entourage de prélats de Pérouse, dont il a été pendant trente ans archevêque-évêque, et qu'au Vatican l'on surnomme les Perugini. La Belgique, où il a été nonce, est restée son peuple et son gouvernement de prédilection, malgré les récents chagrins qu'elle lui a causés...

A Bénévent, Mgr di Rendé laisse la réputation d'un excellent prêtre, qui fait de sa fortune le plus charitable usage. Ce n'est pas un homme qu'on a revêtu de la robe d'archevêque, c'est un archevêque qui a la naissance et les manières d'un homme du monde. On dit que Mme la marquise di Rendé, sa mère, viendra faire les honneurs des salons de la Nunciature, comme naguère la tante de Mgr Czacki, Mme la princesse Odessalchi, et elle est pour le moins aussi habile, aussi habile que sa devancière...

On a raconté que lorsqu'il s'est agi de la nomination de Mgr di Rendé, le gouvernement aurait fait quelques objections sur son éducation à l'école de Mgr Dupanloup, sur les relations de sa famille avec le roi François II, avec les princes de la Maison de Bourbon, avec le faubourg Saint-Germain, avec les législatifs, etc. — Il en est bien capable — mais le négociateur, homme d'esprit, aurait répondu : — Mais non, mais non ! cela ne l'empêchera point de traiter avec vous très loyalement, de se montrer conciliant jusqu'à l'extrême limite du devoir, et puis, et puis... savez-vous, par les femmes, il est parent du Corse Saliceti?... — Qui ça, Saliceti?... — Le conventionnel qui a voté la mort de Louis XVI. — Ah ! et il l'a voté, sans l'appel au peuple ? — Sans l'appel. — Sans sursis ? — Sans sursis. Très bien !

Mgr di Rendé a donc aujourd'hui trente-cinq ans. Il est bien venu et en belle santé. Une personne nous rapporte qu'il aurait déjà dit que, dans sa pensée, une réaction était imminente, qu'on serait probablement surpris de voir ceux qui tenteraient cet effort, que le rôle du nonce ne pouvait qu'être assez modeste, qu'il ne fallait pas lui demander plus qu'il ne pourrait et qu'il ne pourrait peut-être pas grand-chose; qu'en tout cas, il s'appliquerait à arrondir ses angles.

A Rome, l'on est convaincu que le nouveau nonce ne se départira pas d'une ligne correctement diplomatique, qu'il apportera dans ses rapports avec la République une aménité inimitable et un parfait esprit de conciliation, mais qu'avec sa finesse d'Italien, son calme personnel, son réel caractère d'archevêque, nous ne le verrons jamais se compromettre.

M. Louis Legrand devant la Presse

Le Telegraph, journal républicain, a prêté à ce mouvement diplomatique, juge en ces termes la nomination de M. Louis Legrand :

« Le poste de ministre à La Haye exige une véritable carrière des affaires diplomatiques, au point de vue des intérêts directs de la France, cette légation est beaucoup plus importante que l'ambassade de Madrid. Il est donc regrettable, et qu'elle soit dans les circonstances actuelles, confiée à M. Louis Legrand, qui ne sera pas, nécessairement, un diplomate distingué parce qu'il a été un politique modeste. »

« Il ne s'est fait connaître jusqu'à présent que par son désir d'entrer dans la carrière diplomatique dont il n'a, du reste, ni les qualités extrinsèques, ni celles des aptitudes. Les quelques discours qu'il a prononcés sur des questions de politique étrangère n'ont pas été vus avec une compétence bien solide, et le rapport qu'il a rédigé sur le budget du ministère des affaires étrangères pour 1883 n'est qu'un résumé honnête et consciencieux des opinions de ses collègues. »

« N'ayant pas réussi à devenir sous-secrétaire d'Etat de ce département, il se contente d'une légation de première classe. C'est beaucoup de modestie sans doute, mais peut-être aussi un peu d'ingratitude. M. Louis Legrand renonce à une carrière diplomatique; qu'il garantisse la durée de sa carrière diplomatique ? »

UN ARRÊTÉ SUR LA DYNAMITE

Les ministres des travaux publics, de la guerre et des finances, Vu les articles 21 et 66 de l'ordonnance du 15 novembre 1846 sur la police, la sûreté et l'exploitation des chemins de fer; Vu le règlement du 10 janvier 1879, sur le transport de la dynamite par chemin de fer, rendu en exécution de la loi du 8 mars 1875 et du décret réglementaire du 24 août suivant; Vu notamment l'article 19 du règlement sur les conditions relatives au mode de transport des dynamites, et au-dessous :

Considérant que les expéditions de dynamite, même d'un faible poids, présentent un réel danger pour la sécurité publique, Arrêtent :

Art. 1er. — Est rapporté l'article 19 ci-dessus visé de règlement du 10 janvier 1879. En conséquence, les diverses dispositions de ce règlement sont rapportées applicables à toutes les expéditions de dynamite quels qu'en soient le poids et la provenance (établissements de l'Etat ou fabriques de l'industrie privée).

Art. 2. — Le présent arrêté sera notifié aux compagnies de chemins de fer. Il sera publié et affiché.

Les préfets, les fonctionnaires et agents du contrôle sont chargés d'en surveiller l'exécution. Paris, le 31 octobre 1882

Le ministre des travaux publics, CH. HERISSON.

Le ministre de la guerre, BILLOT.

Le ministre des finances, P. TRARAD.

REVUE DE LA PRESSE

Le Journal des Débats et la République française, qui ont pour système de ne pas se presser, s'occupent à leur tour du discours de M. Clémenceau. Les Débats prophétisent :

« Une année ne s'écoulera plus sans que M. Clémenceau ne soit représenté comme un timide du Centre gauche. »

« C'est ce que dit, en d'autres termes, la Bataille, de M. Lissagaray, quand elle écrit :

« Dono M. Clémenceau se range, donne des gages et tape sur les révolutionnaires tout comme un simple Charles Laurent. Il promet même de les regarder entre quatre yeux » quand ils lui paraîtront mettre la République en danger ; ce qui nous laisse entrevoir un Clémenceau à cheval chargeant les insurgés comme jadis Clément Thomas et la gauche de 1848. Parole peut-être imprudente au cirque Fernando, à une portée de fusil de la rue des Rosiers. »

L'article de la République française est curieux et assez perfide. Il loue d'abord l'orateur d'avoir osé élever la voix contre les républicains dont la dynamite est « l'instrument nécessaire » et les négateurs de l'idée de patrie :

« C'est là ce que nous applaudissons de grand cœur, tout en ressentant une vraie amertume qu'il faille quelque part en France de la hardiesse pour parler ainsi qu'il l'a fait. »

« Oui, c'est une honte, mais à qui la faute? sinon aux républicains qui ne cessent d'enfanter des républicains pires qu'eux-mêmes. »

La République prend ensuite à partie

le programme de M. Clémenceau et là elle a bon jeu :

« D'abord, il reviendra à la décentralisation telle que l'ont conçue les hommes de la Révolution. Bien, c'est un point à discuter. Nous ferons seulement observer en passant que la France de nos jours ne supporterait pas pendant un mois le désordre occasionné jadis par le système des administrations élues en vertu des lois de 1791 et 1795 : il faudrait trouver autre chose. Si M. Clémenceau y a songé, il n'a pas jugé à propos de l'indiquer. »

« En second lieu, il établira l'impôt progressif sur le revenu. Pas une phrase d'explication : le mot, rien que le mot. Il semble que le mot suffise. »

« En troisième lieu, il fondera l'Instruction intégrale ». M. Clémenceau lui consacrer une colonne entière, à laquelle nous ayons nous n'avoir rien compris du tout.

« C'est pour nous de la pure déclamation dépourvue d'un sens quelconque ; c'est de la poudre jetée aux yeux des bonnes gens. »

Tous ces gens-là se jugent très-bien entre eux.

Le Paris, dit en deux lignes ce que la République française développe en trois colonnes :

« M. Clémenceau, ministre, serait un homme dangereux pour la France. »

Après M. Coquelin, de la Comédie-Française, M. Saint-Germain, du Gymnase, répond à M. Mirbeau, dans le Clairon. Voici la fin de l'article :

« Certes, apprendre un rôle et le répéter, tout le monde le peut faire; mais, l'étudier assez, pour avoir l'air de le penser et de le vivre, c'est faire œuvre d'artiste. M. Mirbeau ne s'en doute pas, et c'est tout naturel; il a cru devoir le dire bien haut, c'était inutile; il l'a écrit de la façon la plus indignement blessante, tant pis pour lui ! »

« Car, si, demain par exemple, M. Mirbeau avait un ami dans la misère, un jeune écrivain, je suppose, et que le Figaro, ne voulant pas attendre vingt ans pour que la notoriété de son rédacteur lui permit de l'obliger seul, — je me sers du chiffre de l'article, sans plus de conviction que son auteur, — car, à aucune époque, et aujourd'hui moins que jamais, un écrivain de talent n'a mis vingt ans à arriver ; si, dis-je, le Figaro nous priait, nous autres comédiens, de participer à une représentation, il nous persuaderait sans doute d'oublier notre rancune pour que l'article, qui est jusqu'à présent une mauvaise action, ne soit plus qu'une maladresse. »

Un fait assez curieux que cite Sosie, du Paris :

« Le fils du régiment. » Les Affiches asiaticques rappellent que dans l'après-midi du 11 juin 1880, le garde-champêtre préposé à la garde des jardins qui avoisinent les glacis de Neuf-Brisach, déclarait à l'officier de l'état-civil qu'il venait de découvrir, couché dans une haie de lilas, un nouveau-né entouré d'un linge marqué K. L., d'une chemise d'homme en mauvais état et d'un maillot. On était en présence d'un enfant qui paraissait être âgé de dix jours.

« Les recherches auxquelles on se livra pour découvrir celle qui l'avait abandonné n'ayant pas abouti, les officiers du régiment en garnison à Neuf-Brisach adoptèrent le nouveau-né. »

FEUILLETON DU 3 NOVEMBRE 1882

— 44 —

L'AÏEULE

PAR M. X...

— Tu me désespères ! ne me parle pas si froidement. On dirait que non seulement tu n'écoutes pas mes paroles, mais que tu les méprises. A l'instant tu viens de dire que je suis une enfant. C'est un outrage. Pourquoi m'insultes-tu si tous n'ont pas de sentiments en commun et si nous ne voyons pas les choses de la même manière ?

— Mon enfant, dit Yvan en souriant, je t'aime parce que tu es une enfant, parce que tu es la grâce du jeune âge joint à la douceur de la femme, à sa tendresse et à son abandonnement. Pourquoi comprendrais-tu les questions générales ? J'ai tort d'en parler à une jeune fille. La femme est faite pour aimer et non pour compter. Sa vocation, son destin, c'est d'introduire dans la vie de l'homme une âme et un principe vivifiant, une chaleur, un bonheur, pas de poésie, pas de charité. Cette destinée est magnifique, tu es créée pour le bonheur de celui que tu aimes.

— Et si, au lieu de la main et devenant poète, si j'étais capable de poursuivre la conversation, il me disait quelque chose de ce qu'il sent quand le cœur est étranger, jusqu'à l'instant où le droit de supposer que tu es touse !

L'hiver s'écoula, l'été vint. Nous allâmes habiter la campagne dans une magnifique propriété de mon père, située à peu de distance de la ville. Comment décrire cet été ? Ce fut le plus heureux temps de ma vie.

Yvan venait nous voir tous les samedis et tous les dimanches. Il était libre à la campagne et je pouvais aller me promener seule dans un bois du voisinage. C'est là sur le bord d'un ravin au fond duquel un ruisseau limpide coulait entre des rochers que j'avais coutume d'aller attendre Yvan ; en arrivant de Moscou, il quittait sa voiture et me trouvait toujours à la même place. Il s'asseyait à côté de moi et nous entamions une conversation animée, pleine de tendresse de mon côté, et remplie de récits variés, de réflexions et de projets du sien. Quelquefois nous nous prominions ; la nature, le grand air, le calme de la vie des champs, tout apportait une nouvelle poésie et un nouveau charme dans nos relations. Du reste, les jours heureux ne peuvent être décrits...

« L'été s'écoula, le moment vint où il fallait retourner à Moscou. Je quittai la campagne avec un serrement de cœur, et avec le pressentiment de prochains chagrins. Les préparatifs de départ, le désordre de la maison, me rendaient triste ; pendant les derniers moments de notre séjour à la campagne, je m'abandonnai tellement à mes craintes que je ne pouvais les chasser même quand j'étais seule avec Yvan. »

« C'était en vain qu'il me prouvait que chaque jour il gagnait de plus en plus la confiance et l'affection de mon père, qu'il devenait chaque jour plus nécessaire à ma mère, qu'il était l'unique parent de notre maison, que ses affaires de service allaient à merveille, on eût dit que ses paroles n'arrivaient pas à mon intelligence. Quand il me démontrait que maintenant beaucoup dépendait de moi-même, de ma formelle, je doutais du succès, quoique j'eusse

foi dans la vérité et la constance de mon propre sentiment.

Notre départ devait avoir lieu dans la soirée ; la plus grande partie des domestiques était déjà rentrée en ville ; pendant toute la durée de ce dernier jour, j'étais dans les champs, dans les prairies et dans les bois que j'avais si souvent parcourus avec lui. Je n'oubliai pas le ruisseau, lieu cher de nos rendez-vous, je restai longtemps assise sur sa rive et je m'efforçai de pénétrer dans l'avenir, mais la pensée de cet avenir sombre n'apporta dans mon âme qu'un nuage accablant. Je m'esquivai enfin du ravin bien-aimé et retournai à la maison. Ma mère vint à ma rencontre sur le seuil. — Où étais-tu donc ? me demanda-t-elle en souriant.

— Je me proménais. — Tu faisais les adieux ; il y a vraiment de quoi regretter, je l'avoue ! Si ton père n'était pas aussi obstiné, il y a déjà un mois que nous serions rentrés. J'en suis quelquefois à me demander d'où tu sors ; tes goûts sont si étranges. Qu'y a-t-il de si attrayant dans la campagne ? Quant à moi, je suis encore à comprendre comment on peut vivre constamment ici sans mourir d'ennui. — Il y en a pourtant qui y passent leur vie et qui y sont heureux, dis-je.

— Surtout ! je n'en crois rien. Celui qui passe sa vie à la campagne n'est pas un homme, il végète comme une plante ou vit comme un animal. On a-tu pris l'idée qu'on pouvait demeurer à la campagne ? — La vie champêtre est remplie de poésie !

Ma mère se mit à rire. — Poésie ! répéta-t-elle. Qui cherche la poésie à la campagne ? Elle n'est nulle part, excepté dans les livres. — Croyez-vous qu'il ne puisse pas y en avoir aussi dans la vie ? — Tu as perdu l'esprit, Stépan. Dieu sait où tu as pu prendre une pareille absurdité.

Dans la vie il y a du plaisir, de la distraction, du bonheur, j'y consens; mais où est la poésie? je n'en sais rien. Allons, assez parlé de naïvetés; va mettre ton chapeau. Voilà Tomski qui arrive, ajouta-t-elle en s'approchant de la fenêtre. Il a certainement tant désiré autrefois, non seulement ne me fit pas plaisir en ce moment, mais même me causa du trouble. Pendant près d'une semaine, les marchandes de mode remplirent notre maison, ensuite ma mère parcourut toute la ville pour me présenter à ses connaissances. Mon père donna un bal magnifique, où je devais me montrer pour la première fois. Je regardais avec plaisir la charmante toilette blanche que l'on me préparait pour cette fête et ma première pensée fut : Lui plairais-je ainsi ? Jamais je ne m'étais parée, en il ne m'avait pas encore vu en toilette de bal. Ce jour-là nous dinâmes de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; en passant au salon, avant tout le monde, j'y trouvai Yvan seul. Il était sombre et me tendit à peine la main.

Yvan, qu'avez-vous ? lui demandai-je; qu'est-il arrivé ? — Rien d'extraordinaire, répondit-il ; mais je trouve étrange que vous ne devinez pas ce qui m'agite aujourd'hui. Je compris. Yvan, ce n'est pas moi qui ai demandé à être présentée, c'est mon père qui l'a voulu. Rappelez-vous cependant que vous-même le desiriez ; combien de fois ne m'avez-vous pas dit que ce ne serait que lorsque j'aurais fait mon entrée dans le monde que je serais devenue une jeune personne aux yeux de tous, que vous pourriez parler de moi sérieusement à mon père.

— Peu importe ce que j'ai dit, répliquai-je avec chagrin, peu importe ce que dit un homme quand il parle de moi. Peu importe ce qu'il dit quand le cœur est étranger, jusqu'à l'instant où le droit de supposer que tu es touse !

« Au mois de novembre, conformément au

(A suivre)